Nouvelle-Orléans, septembre 1932

Comptes Rendus

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 50 Cents

Siège Social 422 Maritime Bldg.

Nouvelle-Orléans

Nouvelle-Orléans, septembre 1932

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 17 octobre 1931

Dans la bibliothèque de M. Rouen et sous sa présidence. Etaient aussi présents: M. Durel, secrétaire, Mmes Salaun et del Marmol, Mlle Dart, MM. les professeurs Ditchy et Michel.

Lecture du procès verbal de la réunion de mai. Approuvé. Lecture d'une lettre de M. Guy Villemain, demandant de faire connaître sa librairie et de lui recommander une personne qui le représenterait ici, M. F. Villeré est désigné. Il est décidé d'envoyer à M. Georges Brierre la lettre de Mlle Blanche, demandant des renseignements sur sa famille.

M. Rouen annonce que trois manuscrits ont été reçus dans le concours de cette année. Il est décidé de constituer un comité d'examen composé du bureau et de cinq membres désignés par le président. Il est décidé d'avoir la fête annuelle à la fin de l'année.

M. Rouen apprend à l'Athénée que son secrétaire recevra sous peu la Croix de la Légion d'Honneur. Il est décidé d'inviter à faire des conférences pendant cet exercice les membres suivants: Mme del Marmol, Mme Landry, Mme Deléry, MM. Michel, Ditchy, Lieutaud et Durel.

Le secrétaire fait connaître la mort de deux membres pendant les vacances. Notre société a eu le malheur de perdre deux bons membres qui

ont beaucoup fait pour la perpétuation du français en Louisiane, ce sont Mme Heloïse Hulse Cruzat et M. Ulisse Marinoni. M. Rouen choisit deux comités pour préparer des articles nécrologiques. Mme Marrison et M. Durel feront celui de Mme Cruzat et MM. Rouen, Claiborne et Grima écriront celui de M. Marinoni.

Séance du 7 novembre 1931

En l'étude de M. Rouen et sous sa présidence. Etaient aussi présents: MM. Grima et Durel, officiers, Mmes Harrison et Waddill, Mlles Dart et Thiberge, MM. Villeré, Michel, Ditchy et Lieutaud.

Le procès verbal de la séance précédente est lu et adopté. Sur la proposition de M. Villeré, appuyée par M. Michel, l'Athénée choisit comme sujet de la conférence de M. Vallas: "Les peintres nous enseignent la musique." Le conférencier officiel de l'Alliance accompagnera sa causerie de projections.

M. Paul Morand se trouvera en Amérique au printemps et comme il serait possible d'obtenir une conférence de cet auteur distingué, M. Durel est autorisé à l'inviter. M. Rouen annònce que le concours de 1931 a eu un bon résultat et que le comité d'examen a décerné une médaille d'or qui sera présentée à la fête annuelle en décembre. M. Durel fera le rapport du comité, M.

Lafargue lira le manuscrit et Mme Harrison prépara un programme de chansons canadiennes qui seront interprêtées par de jeunes artistes en costumes du temps d'Evangeline.

M. Lieutaud cède aux prières de ses collègues et consent de faire la conférence publique de novembre sur un sujet qu'il est des plus qualifiés de traiter: "Marseille et les Marseillais". M. Grima, avec son amabilité accoutumée, promet quelques chose pour la prochaine réunion intime. Pour le concours de 1932, ce sujet est choisi à l'unanimité: "L'idéal et les aspirations des Créoles de la Louisiane sous le régime du Gouverneur Claiborne (1806-1816). Des remerciements sont votés à Mlle Dart et à son père qui nous ont offert ce sujet.

Séance de rentrée 1931

"Té, Marius, où vas-tu d'un pas si léger et si pressé?" dit Olive à son ami, qu'il venait de rencontrer sur la rue de Chartres, se dirigeant avec empressement vers le quartier du Cabildo.

"Comment", lui répondit Marius, avec le plus visible étonnement, "mon bon Olive, tu n'as pas entendu dire que notre citoyen, Albert Lieutaud, le consul de Marseille à la Nouvelle-Orléans, fait ce soir une conférence à l'Athénée Louisianais, dans la salle du Musée d'Histoire Naturelle? Tu m'étonnes, mon bon. C'est très important. Il va

raconter des histoires à notre sujet, dans ce Musée consacré à l'Histoire Naturelle, et je veux entendre naturellement quels genres d'histoires naturelles il va leur dire à tout ce bon monde de la grande métropole louisianaise, qui est un peu la Marseille de leur pays. Tu viens, je pense?"

Et Marius et Olive, bras dessus, bras dessous, se rendirent à la conférence d'Albert, qui avait lieu le 3 décembre, devant une assistance nombreuse et distinguée.

Le conférencier ne les a pas décus, car nous n'entendîmes aucune protestation de la part de ces deux Marseillais pur sang, venus avec l'esprit si cela était nécessaire. Nous constatâmes même critique très éveillé et prêts à faire du "chahut" que Marius et Olive applaudissaient avec vigueur, avec tout le reste de l'auditoire, aux bons mots, aux saillies et aux histoires absolument authentiques, malgré leur invraisemblance, racontées avec beaucoup d'humour et de finesse par le concitoyen Lieutaud, le plus Marseillais des Marseillais et le plus érudit des conteurs. Il m'a même semblé qu'à la fin de la conférence, au cours de laquelle tout le monde se dilata la rate, une légère odeur d'ailloli flottait au-dessus de l'auditoire pâmé.

C'est vous dire que la conférence de notre aimable et érudit Marseillais enchanta tout le monde. Et vraiment, à notre époque de crise

financière, de "dépression", pour me servir de l'expression courante, et de noirs soucis de tous genres, M. Lieutaud nous a rendu un grand service en nous transportant dans la vieille ville phocéenne, et nous en faisant l'historique intéressant et en nous racontant de ces bonnes histoires de la région, qui l'a vu naître, qui sentent le terroir et qui sont toutes ensoleillées de la vive lumière et des couleurs chaudes et tapageuses du grand port méditerranéen. En cette fin "d'année terrible", trêve aux inquiétudes et aux récits des prophètes de malheur. Marseille connaît la crise comme les autres villes, mais Marseille n'en est pas à une crise de plus ou de moins. Marseille a toujours le sourire aux lèvres et la joie à l'esprit. Tout est vrai à Marseille — même ce qui ne l'est pas ailleurs. Le soleil, la lune, les étoiles, la mer, la langue, la politique, les événements les plus ordinaires de la vie prennent une intensité, une vie et un cachet de vérité dans la bouche d'un Marseillais qu'on ne leur connaît pas ailleurs. Que dis-je? S'il est vrai que la crise, ce que nous appelons "LA CRISE" en majuscules, sévit, elle n'existe pas à Marseille. Tout le monde y est heureux et content et par conséquent riche, très riche, de cette richesse dont M. Lieutaud nous a fait connaître toute la valeur, la bonne humeur et l'esprit, deux trésors que le moratorium, les dettes et les réparations ne peuvent ternir ou entamer.

En grand amant de l'histoire de sa ville natale, M. Lieutaud nous en conta les origines les plus reculées. Remercions Pithéas d'avoir tant contribué à en jeter les fondements. Remercions surtout les phocéens, ces grands navigateurs et commerçants de l'antique Grèce, qui surent se rendre compte de l'importance géographique de Marseille et qui bâtirent sur les bords de la Méditerranée le berceau de la grande cité, la vénérable Masilia.

De bonne heure la colonie grecque qui s'installe à Masilia eut à lutter contre les Carthaginois, eux aussi de grands navigateurs et des commerçants dont les exploits étonnaient le monde. M. Lieutaud nous parla de ces luttes entre peuplades méditerranéennes, cherchant à s'assurer la suprématie des mers et du commerce. M. Lieutaud nous affirma que les Marsellais découvrirent l'Angleterre, s'y établirent et furent les premiers à lui assurer l'empire des mers. Il nous fit une description des plus érudites de la grande métropole, le port le plus important de la France d'aujourd'hui, dont l'aspect en venant de la mer reste profondément gravé dans le souvenir des voyageurs. Il nous parla également de son ordonnance majestueuse, de ses quais vivants et colorés où se rencontrent toutes les populations du monde et où les costumes bariolés et parfois criards ne le cèdent en rien à la langue forte et nuancée dont se servent les débardeurs, les ma-

rins, les vendeurs de fruits de tous genres, les capitaines au long et au "petit" cours, les équipages costauds, les marchandes de poissons variés, de coquillages lustrés et finement nuancés, les patrons d'auberges et de bistros, enfin toute cette foule grouillante, bigarrée, joyeuse et gesticulante, qui font de Marseille et de ses quais la Babel moderne la plus curieuse qu'il soit possible de rencontrer.

Bien entendu, M. Lieutaud nous parla aussi des restaurants fameux de l'endroit, où l'art suprême de confectionner une bonne bouillabaisse atteint son plus haut degré, rapport à la rascasse que l'on ne pêche que dans les eaux de Marseille.

Les belles promenades, les avenues, les ruelles tortueuses, les rues pittoresques du vieux Marseille et l'aspect inoubliable de la Cannebière à toute heure du jour nous furent également décrites. Nous nous promenâmes volontiers avec M. Lieutaud sur le Prado, la Route de la Corniche, et nous poussâmes avec lui jusqu'au Fort Saint-Nicolas, en faisant une halte agréable au Bar du Marin Repenti.

M. Lieutaud nous fit une description imagée et vivante du beau Golfe de Lyon, des nouveaux aménagements fort importants du port et des grands travaux établissant la communication du Rhône avec la mer par l'Etang de Ber. Et puis-

que nous parlons du port, disons que M. Lieutaud nous raconta la vraie origine de la fameuse histoire de "la sardine bouchant l'entrée du port de Marseille". Nous lui en sûmes gré et cela prouve encore que les Marseillais disaient strictement la vérité en déclarant que "La Sardine" entravait l'entrée et la sortie de leur port magnifique. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle ils ont décidé d'en pêcher le plus possible et de les expédier sous forme de conserves aux Etats-Unis.

Et tout cela, telle une bonne et délicieuse bouillabaisse, fut agrémenté, pimenté et poivré d'histoires marseillaises dosées avec soin et plus fortes les unes que les autres. Ce qui fit que la conférence se termina sous une avalanche d'applaudissements, tel le bouquet qui clôt un beau feu d'artifice. A la suite de cette belle conférence, tout le monde voulut se faire naturaliser Marseillais et le nouveau "Consul de Marseille" sera très occupé pendant le reste de son séjour ici.

Marius et Olive sont rentrés chez eux ravis. J'ai même entendu Olive qui disait à son camarade: "Té Marius, Albert est bien plus fort que nous."

La conférence de M. Lieutaud fut précédée de la lecture du texte d'une nécrologie rédigée à l'occasion du décès de M. Ulysse Marinoni, un

des membres les plus zélés de l'Athénée Louisianais, et due à la plue de MM. Rouen, le juge Claiborne et Grima.

La partie musicale fut charmante. A tour de rôle, nous entendîmes Mme Joséphine Lashley, Mme William Hava et M. Guy Bayhi dans des œuvres d'Halévy, de Massenet, de Messager, de Fourdrain et de Hillmacher. De jolies voix que nous eûmes plaisir à applaudir. Elles furent accompagnées par Mme Estelle Vincent Gregory et M. Lawrence Newton, deux pianistes accomplis. Ce programme musical fut donné sous la haute et compétente direction de Mme Jeanne Dupuy Harrison.

Belle séance, que nous nous rappellerons fort longtemps, où le rire et la chanson alternèrent de façon délicieuse.

ANDRE LAFARGUE.

Fête annuelle du 22 décembre 1931

Un des événements marquants du monde des lettres françaises à la Nouvelle-Orléans est, sans conteste, la fête annuelle au cours de laquelle l'Athénée Louisianais, le plus ancien et le plus importants des groupements littéraires de notre cité, décerne sa médaille d'or et annonce aux nombreuses personnes dont la curiosité est éveillée au plus haut point le nom du lauréat. Depuis sa fondation, l'Athénée Louisianais remet solennellement en une séance publique la médaille d'or qu'il attribue à celui ou à celle dont l'essai littéraire aura été jugé le meilleur par un comité spécial, composé de membres du bureau de notre association auxquels quelques sociétaires auront été adjoints. Le sujet est proposé d'avance et tous les concurrents doivent se conformer aux règlements édictés par notre société.

Cette année, comme par le passé du reste, un auditoire d'élite s'était réuni à la salle des séances du Musée d'Histoire Naturelle de la Louisiane, dans le quartier le plus historique de notre cité, afin d'assister à une cérémonie qui consacre définitivement le talent de ceux qui ont le grand honneur de recevoir la médaille d'or de l'Athénée. Etre lauréat de l'Athénée Louisianais, c'est atteindre au plus haut pinacle des honneurs littéraires de notre pays. Dans plusieurs de nos familles louisianaises, la médaille

d'or de l'Athénée est portée avec fierté par ceux qui l'ont reçue ou conservée pieusement comme le serait le bijou de famille auquel on attache le plus grand prix.

Comme le comporte une tradition immuable, la grande soirée de gala de l'Athénée Louisianais du 22 décembre 1931 fut à la fois un délice pour les sens et pour l'esprit. Je dis "pour les sens", car un groupe charmant de jeunes filles, portant le ravissant costume d'Evangéline, la douce héroïne de Longfellow, se tenait au premier rang, prêt à participer au programme musical qui devait suivre les numéros purement littéraires. Ces costumes étaient tout à fait de circonstance, puisque le sujet du concours de cette année était: "l'Acadie louisianaise et l'Evangéline." Un véritable air de fête régnait. Au bureau le président, M. Bussière Rouen, le secrétaire perpétuel, le docteur Lionel C. Durel et le sous-secrétaire, M. André Lafargue, tous trois en grande tenue de soirée.

Le président annonça que le secrétaire perpétuel ferait un rapport et une analyse ayant trait aux manuscrits reçus. M. Durel annonça que trois manuscrits avaient été adressés au comité. Il fit succinctement l'analyse de deux des manuscrits non couronnés, dont l'un avait été écrit en vers libres. Il en félicita les auteurs et les encouragea très vivement à participer aux concours

des années à venir. Avec beaucoup de clairvoyance, il fit ressortir toutes les qualités du manuscrit couronné et en détailla l'excellence littéraire et la valeur au point de vue sentimental et régional. Il termina, du reste, en disant que le public lui-même serait à même de juger de l'œuvre puisque lecture en devait être donnée par le secrétaire-adjoint.

M. Lafargue lut alors le travail couronné par l'Athénée Louisianais, à la suite des délibérations d'une commission de la plus haute compétence. Cette œuvre est très méritoire. C'est surtout une peinture en langue très simple et parfois archaïque, comme l'a voulu l'auteur, de la vie des Acadiens, telle qu'elle s'écoule aujourd'hui dans la région qu'ils habitent sur les bords des Bayous Tèche et Lafourche et dans le pays environnant situé au Sud de la Louisiane.

Dès le commencement, l'auteur nous avertit qu'elle se sert de locutions, de phrases et de termes propres absolument aux Acadiens, dont plusieurs, du reste, ont un accent et un charme indéniables.

La vie calme, sereine et paisible, des descendants de ceux qui, à la suite d'une longue et pénible odyssée, sont venus se fixer en Louisiane, nous est décrite très fidèlement et avec toute la saveur que ne pouvait avoir qu'un écrivain élevé dans la région et ayant vécu longuement parmi le peuple dont il fait la description et l'historique.

L'auteur nous parle tout particulièrement de l'esprit de loyauté, de la force de caractère, du sens de droiture et de l'élévation de cœur et d'âme de toute une population, dont les ancêtres, qui sont venus s'établir chez nous dans les dernières cinquante années du XVIIIe siècle, n'ont connu qu'une seule devise: "Dieu et la Patrie". L'amour du travail, la patience, la résignation, l'accomplissement du devoir du matin au soir, telles sont les qualités acadiennes qui nous sont décrites avec beaucoup de justesse par la lauréate.

L'ouvrage contient également plusieurs descriptions du pays d'Acadie, de cette basse Louisiane aux cours multiples, aux "bayous" aux noms plus pittoresques les uns que les autres, qui, sous l'ombrage de beaux arbres dont les branches et les feuillages s'entrelacent amoureusement, arrosent les plaines fertiles d'une contrée où l'homme peut vivre en pleine et harmonieuse communion avec la nature généreuse et abondante, en y menant la vie saine physiquement et moralement de l'auguste semeur et du patriarcal laboureur. Les Acadiens, nous dit l'auteur, sont travailleurs, mais sont malheureusement dénués d'ambition. Ils ont trop souvent permis à l'étranger d'envahir leur région et avec des moyens plus modernes de faire des profits plus considérables. Qui nous dit cependant que l'agriculteur acadien, ayant su se contenter de

très peu, élevant sa famille dans la crainte du Seigneur et selon les lois de la probité sociale, n'a pas souvent vécu plus heureux sur son lopin de terre que le richissime planteur, dont les raffineries modernes munies de l'outillage mécanique dernier cri ont souvent absorbé presque la totalité de son avoir dans une industrie d'un caractère, hélas! trop précaire. Au fond, nous sommes d'avis, comme l'auteur, que les Acadiens ont été des sages, de véritables philosophes, qui, loin des bruits de la grande cité et de ses tentations, ont su nous donner de salutaires leçons et nous inspirer la confiance et très souvent l'admiration.

La femme acadienne, dont la douce et charmante Evangéline est le symbole, nous est également décrite très fidèlement à toutes les étapes de son existence. Après avoir librement couru les champs avec ses petits frères, après avoir grimpé avec eux dans les arbres, la jeune fille acadienne, dès l'âge de quinze ans, comprend qu'elle doit devenir sérieuse, qu'elle doit se conduire en "grande demoiselle". Elle se marie très jeune, est pénétrée de suite de la haute tâche qui lui incombe, comme épouse et comme mère de famille, et reste profondément attachée à son mari et à son foyer. L'auteur nous dit que les ménages acadiens sont très prolifiques et que tout le monde à la maison accomplit son labeur quotidien le sourire aux lèvres et le cœur en fête.

L'esprit familial est très développé chez le peuple acadien. Les anniversaries de tous genres, les baptêmes, les mariages sont célébrés avec joie et avec largesse. Celui qui n'a pas assisté à un mariage au pays des Acadiens en Louisiane, ne peut se faire une idée de l'hospitalité et des réjouissances auxquelles cet événement donne lieu. Longfellow, notre grand barde américain, a su décrire en vers immortels dans son "Evangéline" une fête chez les Acadiens à l'occasion d'un mariage ou de fiançailles.

Du commencement à la fin, l'ouvrage couronné par l'Athénée Louisianais cette année décèle une connaissance approfondie de la vie, de l'âme et du caractère de tout un peuple dont notre Etat peut vraiment s'enorgueillir.

L'auteur de cet ouvrage est Mlle Maria Boudreaux, née et élevée dans la région dont elle nous parle si abondamment et si savamment. Elle a donc de qui tenir. C'est une véritable Acadienne elle-même. Elle reçut sa médaille des mains du président au milieu des applaudissements nourris de tout un auditoire empressé de lui rendre hommage.

Pour rester dans la note, le programme musical fut consacré, sous la haute direction de Mme Jeanne Dupuy Harrison, à de la musique purement acadienne ou canadienne ou à des airs ayant trait aux descendants des exilés de Grand-

Pré, de Saint-Gabriel et de tous les coins charmants de la Nouvelle-Ecosse où ils vivaient naguère en paix et en sécurité. Trois charmantes jeunes filles revêtues du costume seyant d'Evangéline furent entendues successivement et collectivement, accompagnée de Mme Estelle Vincent Gregory. Chanteuses et accompagnatrice obtinrent le succès le plus vif et le plus mérité.

L'Acadie Louisianaise fut à l'honneur à la séance de gala de l'Athénée Louisianais et ce fut justice.

ANDRE LAFARGUE.

L'Acadie louisianaise et l'Evangéline

INTRODUCTION

J'ai tâché de vous faire connaître l'Acadie louisianaise et son peuple comme je les connais. Non pas comme les touristes qui ont daigné faire quelques observations, mais comme quelqu'un qui les connaît de très près, je vous les présente tels qu'ils sont. J'ai pensé comme aurait fait l'Acadien afin de mieux préserver la couleur locale de ce petit coin du monde. Je me suis servie des tournures d'expression tout à fait acadiennes, n'expliquant que quelques mots, car la langue acadienne est du bon français quoique surannée en quelques expressions. Si la langue est différente, c'est surtout dans l'accent. Donc sans plus retarder je vous présente mon humble appréciation d'un peuple noble. Et comme Longfellow je m'adresse à ceux qui aiment la beauté de l'âme simple et les vertus du cœur, à ceux qui aiment un pays pittoresque et différent et qui cherchent la tranquillité et l'oubli.

La France se souvient de son Elvire, l'Italie de sa Béatrice, l'Amérique de son Evangéline. Tous les pays ont produit au moins un grand poème dans lequel le nom d'une femme est devenu célèbre parcequ'elle fut l'objet d'un grand amour. Mais Evangéline est célèbre parce que

c'est elle qui aime, qui souffre, qui reste fidèle. C'est elle qui, pleine d'une douce espérance et d'un courage et d'une force d'esprit indomptables traverse un pays encore sauvage pour chercher en vain celui qu'elle aime et de qui elle fut si cruellement séparée. Ce même courage, cette même force, cette fidélité on les retrouve chez celles qui ont eu l'honneur d'être nées Acadiennes. Dans tous les beaux yeux noirs, dans chaque visage éclairé de vertu et de sincérité on reconnaît l'aïeule d'une race devenue renommée par la fidélité et la simplicité. C'est donc de la femme acadienne que je veux vous parler et de son beau pays romantique.

Qu' Evangéline ait vécu, qu'elle ait été la douce Emmeline Labiche de Félix Voorhies ou la Pouponne de Madame Sidonie de la Houssaye, n'importe! Evangéline est le type de la femme acadienne, voilà un fait important pour nous. Le poème de Longfellow est immortel à cause de sa beauté, mais il est aussi immortel à cause des qualités humaines et durables du peuple acadien et des tableaux vivants de leur beau pays louisianais. Mais par nécessité Longfellow n'a pu peindre qu'à grands coups de brosse. Ce sont des tableaux enveloppés d'atmosphère tout à fait acadienne mais un peu vagues, lointains. Je tâcherai de vous en faire remarquer les nuances. Et là aux bords du Bayon Têche où Longfellow a quitté les Acadiens je commence

mon histoire, histoire très simple car il y a eu peu de changement dans la vie de ce peuple. Quelques uns des plus ambitieux se sont éloignés et plusieurs sont devenus illustres, surtout comme hommes d'état. C'est une race très intelligente mais elle manque d'ambition. Content pour la plupart de s'installer autour du toit paternel on s'achète un petit morceau de terre où l'on fait la récolte et où l'on élève sa famille. C'est très difficile à éveiller l'ambition d'un peuple dont le pays lui fournit presque tout ce dont il a besoin, où il n'y a presque pas de concurrence et surtout dans une campagne si calme et si adoucissante.

L'Acadie louisianaise se trouve au midi de la Louisiane. De la Nouvelle-Orléans où ils venaient d'arriver du Maine, du Massachusetts, de la Pensylvanie en 1765, environ six cent cinquante Acadiens se sont dirigés vers l'ouest vers le beau pays des Attakapas et des Opélousas. Là sur les bords du Bayon Têche ils se sont bâti des maisons de cyprès et de bois de pin. D'autres, descendant la rivière Atchafalaya, sont venus les joindre. C'est surtout dans les paroisses Lafourche, Ibérie, Vermillion, Lafayette, Saint-Martin, Saint-Landry qu'on trouve aujourd'hui les Acadiens. Mais le Bayou Têche reste toujours le centre du pays acadien; et Saint-Martin, Poste des Attakapas du vieux temps, sera toujours le reliquaire d'Evangéline. C'est

ici sur le bord du Bayou, sous un gros chêne encore debout, qu'Evangéline, dit-on, a rencontré son Gabriel, mais hélas! un Gabriel marié à une autre! C'est ici dans la cour d'une ancienne église catholique qu'elle est enterrée.

L'Acadie louisianaise, vaste plaine arrosée de maints bayous étendus comme un filet, est un pays romantique. Dispersés parmi ces petits ruisseaux, des forêts immenses restent encore intactes, quelques unes impénétrables à cause des marais, des vignes, des serpents vénimeux. Oh quelles délices défendues que les forêts vierges de la Louisiane! Forêts romantiques, illusion, mystère, le danger, l'aventure! Les arbres étranglés les uns par les autres jettent leurs cimes vers le ciel pour pouvoir respirer. Le pin comme un bâton tout doit élève sa touffe de feuilles par dessus tous les arbres. Le cèdre avec ses feuilles épaisses et odorantes à peine laisse voir le jour. Tandis que le magnolia offre ses grosses roses cirées au petit oiseau-mouche qui vient s'y saucer le bec. Le moqueur, niché dans le copal, verse à pleine gorge ses notes empruntées. Ci et là le geai bleu voltige, quelquefois autour d'un serpent vert à peine visible contre la vigne verte du raisin sauvage. De même les cloches rouges du lierre collé contre les troncs cachent le cardinal rouge. Quelle orgie de couleur et de ramage! C'est tout une beauté païenne! Chateaubriand pouvait bien s'en eni-

vrer. Un petit bayou, serpentant, se glissant sous ce fourré de branchages, de vignes, de mousse, se rencontre en route à force de se tortuer. Mais se dégageant enfin il réussit à atteindre le marais pour y aller s'endormir. Là au soleil couchant les vieux cyprès endormis allongent par dessus l'eau leurs genoux engourdis tandis qu'une brise évente doucement leurs longs cheveux de mousse grise. Un grand héron au milieu du marais plonge son grand cou pour y pécher quelque poisson ; et l'aigrette blanche, postée sur une patte, guette au bord de l'eau. Les grenouilles, cachées sous des éventails de palme, chantent leurs éternels vœux d'amour ; tandis que le ouaouaron* de sa trompe embrumée annonce l'arrivée du soir.

Telles sont les forêts qu'Evangéline a dû rencontrer ; elle voyagea sur de tels bayous, quand suivie du Père Félician elle descendit l'Atchafalaya, traversa les Opélousas et arriva enfin chez Bazil. Et tout le long de la route elle a dû rencontrer ses compatriotes établis dans leur nouvelle Acadie.

Il y a tant de danger dans ces forêts impénétrables, et tant de paix dans ces bayous navigables ! Pour jouir d'une paix, d'une tranquillité, d'un repos suprême il faut se réfugier aux bayous acadiens. A chaque bayou, que ce soit le Bayou

---

*Ouaouaron : grosse grenouille mugissante.

Têche, Le Bayou Tigre, la Bayou Lafourche, c'est toujours ce même calme, ce même silence. Mais chaque bayou répand sa propre atmosphère, si différente des autres qu'il est impossible de décrire le bayou à l'aventure. Donc choisissons le Bayou Têche. Quel tableau fidèle à la nature que Longfellow nous a donné, quoiqu'il n'ait jamais vu le pays. C'est un ami* de Hawthorne qui lui a fourni ses renseignements. Son paysage est du dix-neuvième siècle, romantique, pittoresque; mais il est aussi du vingtième; car dans l'essentiel le pays n'a point changé. C'est toujours le même paysage romanesque, le même tempérament acadien. Les maisons se sont un peu transformées, très peu. En apparence le peuple a changé un peu, très peu. Mais on retrouve aujourd'hui au Bayou Têche tout le pittoresque que Longellow y a mis dans ses œuvres. Des mêmes lambeaux de mousse pendent des arbres preseque entralacès d'un côté du Bayou à l'autre, mêmes cyprés, mêmes gros chênes verts. Le Bayou Têche, de sa source du haut de la paroisse Saint-Landry jusqu'à la Rivière Atchafalaya, va son petit train sans murmurer et sans hasard. Parfois il fit une culbute sur une digue, mais se redressant aussitôt il continue lentement et comme englouti dans la paresse, entraînant tout un parterre flottant de fleurs de lis bleus. A peine y

*Mr. Conolly.

vient-il quelque chose pour troubler son eau. Un crocodile quelquefois y glisse tout doucement de la rive. Des bateaux passent quelquefois et des poissons sautent et font se briser les cercles d'eau contre les bords du Bayou. Tout le longe de cette course langoureuse et preque imperceptible du Bayou la scène change constamment. Tantôt c'est une grande savanne tachée de bêtes à cornes calées* jusqu'aux genoux dans le trèfle. Quelques vaches rassasiées se rafraîchissent sous le pavillon d'un gros chêne. D'autres vont boire au Bayou, au bout d'un sentier tracé de pistes et décoré de petites cheminées d'écre-visses. Tantôt le Bayou traverse une grande prairie où restent pendant toute l'année et pres-que sans soins des troupeaux de bestiaux presque farouches. Pas beaucoup d'arbres ici; la vue va se perdre à l'horizon. Souvent et surtout pen-dant l'hiver, lorsque l'herbe devient rare, on voit, tracée contre un ciel tout rouge, une triste gravure à l'eau forte. Perchée sur un vieil orme mort ébréché par l'éclair et noirci par le temps, une bande de caroncrows* attendent un repas lugubre.

Mais plus souvent c'est une scène de flore luxuriante. On dirait que la Mère Nature a fait un plus grand effort de générosité ici qu'ailleurs,

---

*Calées: enfoncées.

---

*Caroncrows: buzzard.

car tout pousse à l'abondance. Chaque graine qui tombe à terre produit. Tout croît d'une grosseur énorme. Et le gros chêne vêtu de son manteau de mousse domine le pays. Ce patriarche est encore jeune à l'âge de cent ans. Courbé sous son fardeau de feuilles, l'arbre ploie ses branches jusque dans le Bayou. Souvent le matin on voit, monté à califourchon sur une de ces branches, un petit gamin de dix ans qui pêche; tandis que sur le rivage, dans le noir ombrage du chêne, sa mère fait la lessive. Et presque tous les soirs on peut voir l'Evangéline d'aujourd'hui voguant au large et chantant quelque ballade acadienne.

Mais le Bayou Têche ne s'inquiète point de ces scènes paisibles. Tranquille, patient comme les Acadiens, il coule tout doucement, renfermant dans son grand silence le secret d'Evangéline.

Au delà des savanes, des prairies, des grands bois se trouvent les maisons et les champs. Le maïs, les cannes à sucre, le coton, le riz sont les quatre principales récoltes. Mais le sol produit tout ce qui pousse dans un climat semi-tropical. Les Acadiens possèdent chacun sa propre ferme côte à côte tout le long du chemin public; et à peine si l'on peut voir la division des propriétés. Dans les champs, il n'y a point de clôture et le même chemin sert à deux habitants.* Si l'Aca-

*Habitants: fermiers.

dien est pauvre, il cultive lui-même ses champs. Si son habitation† est grande il a des employés nègres. Alors comme Brazil à cheval surveillant sa propriété, il se promène dans ses champs, donnant des ordres ici, relevant un maïs tombé là, claquant un gros fouet pour chasser les merles qui dévorent son riz.

La maison acadienne est très modeste, la vie très simple. Entourée d'arbres, de fleurs, de plantes grimpantes, la maison à peine laisse entrevoir ses planches non peintes. La plus grande vertu de cette modeste, petite maison c'est la propreté. Tout est frotté à la brosse, même les encadrements des portes. Les femmes acadiennes se font une gloire de leurs bons ménages. Osons regarder un peu dans leur vie intime! Ce sera avec la plus profonde révérence qu'on va lever un petit coin du rideau.

C'est le matin: Par-dessus les faîtes* de maïs, le soleil vient disperser le brouillard et révéler un gazon tapissé de pierres précieuses. Les gouttes de rosée, selon le petit 'Cajien, ce sont les larmes de l'Ange Gardien versées pendant la nuit quand l'enfant s'est couché sans dire ses prières. Combien de perles, de rubis, de diamants, d'améthystes ont été gaspillés pour un seul petit péché du jour précédent. Ces mêmes

---

†Habitation: grande ferme.

---

*Faîtes: têtes.

cristaux, les rayons du soleil font étinceler dans la toile d'araignée suspendue aux fils de fer des barrières. La petite 'Cajienne va vous dire que ce sont de fines dentelles qu'une Fée a laissées dehors à blanchir. Tout est couleur et parfum. Des champs, l'odeur sucrée délicieuse, des cannes vient se mêler aux parfums des roses, des chèvrefeuilles entrelacés au bout de la galerie.* En attendant tout près, la petite belle-de-nuit garde son parfum pour le verser à quatre heures quand elle déclorera ses pétales rouges, jaunes et blancs. Tout est mouvement et bruit. Ici la paresse ne dort pas tard. Le 'Cajien est matinal. Déjà vers quatre ou cinq heures il a pris son café noir et il est parti aux champs. Tandis qu'à la maison les unes font le ménage, les autres s'occupent au dehors. Quel tapage quand Lalie* ouvre la porte de la cuisine et paraît avec sa bassine de graines. On voit partout voltiger, courir, circuler, se hâter, car on a faim dans la basse-cour. Et au bout d'une allée de pacaniers, derrière le portail, on s'impatiente, on beugle. Et pardessus toutes les voix, s'élève celle de la préférée du troupeau. Car c'est une coutume du temps d'Evangéline que chaque jeune fille ait sa taure idolâtrée, gâtée.

Le midi vient: Le soleil brille d'un aplomb étourdissant et sa lueur aveugle même à travers

---

*Galerie: porche.

---

*Lalie: Eulalie.

les paupières fermées. Le 'Cajien, le dîner fini, un oreiller sous le bras, se dirige vers un gros chêne, s'allonge dans son épais ombrage. Tout près amarré* au lilac, le cheval brossé courbe le cou et se repose. Le chat clignotte là-bas sur la galerie jaunie par l'eau, le savon, la brique. Et autour d'une cabane déserte, les poules étendues dans une poussière épaisse, étalent† leurs ailes renversées au plein soleil. La cigale dans le sol prolonge ses notes monotones et endormantes. Pas de mouvement dans les branches, pas de vie. Tout est apaisé et l'homme et la bête, et avant le lourd sommeil, tout se livre à cette Nirvana, ce souffle engourdissant de l'Orient. Mais voici que petit à petit une brise s'élève et d'un ciel nébuleux une averse, poursuivant les éclairs et le tonnerre, chasse tous à l'abri, et les poules secouant la poussière de leurs ailes et l'homme qui ramasse son oreiller.

La nuit tombe: La famille veille sur le porche sans lumière pour ne pas attirer les moustiques. Le ciel, comme le fond d'une grosse chaudière noire trouée, laisse percer la lumière. Orion fait briller les diamants de sa ceinture et les Gémeaux se font des clins d'œil. Sur les herbes, serrés en groupe, les enfants (car il y a toujours des enfants chez les Acadiens) se disent des

---

*Amarre: mettre à l'attache.

---

†Etaler: déployer.

contes de loup-garou et de feu-follet. Comment un soir un Tel-et Tel fut suivi d'une grosse bête noire qui se rapprochait de son cheval et disparaissait, tour à tour tout le long du chemin. Comment une grosse boule de feu parut soudainement et de sa longue queue pompa l'eau de la coulée. Parmi le groupe, un petit voisin (ou est-il grand maintenant? car il fait le grand) en pantalon endimanché et en chemise blanche hasarde un coup d'œil vers la belle en blanc. Le "grand" ne sera pas si brave lorsque, chemin faisant, il sifflera pour ne pas entendre la grosse bête noire qui le poursuivra. Les vieux, car dès le mariage tout le monde porte le nom de "vieux"; une jeune mariée devient aussitôt "ma vieille"; et le mari "mon vieux", termes d'affection; eh bien, les vieux causent avec des voisins qui sont venus faire un petit tour. Et leur doux patois et le cric-crac de leurs berceuses, aussi bien que les cri-cris dans les herbes et les huée du hibou dans l'arbre sont les seuls bruits du soir. Mais déjà la Coupe est plongée dans l'horizon pour y aller tirer de l'eau pour le riz quand on entend, "Bonsoir, revenez!" Il est neuf heures. Tout dort dans la maison. Un silence de tombeau règne au dehors. Une brise remue mollement la moustiquaire et la lune brille. C'est le moment de la rêverie. Mais les 'Cajiens, fatigués de leur dur travail, dorment le doux sommeil de l'enfant.

On pourrait évoquer mille autres tableaux de la sorte, du matin, du midi, du soir, tous différents et cependant semblables, inspirés par l'araignée, la cigale, et le moustique.

Evangéline est le type de la femme acadienne, symbole de simplicité, de fidélité, de courage, de patience. La première chose que remarque l'étranger chez la femme acadienne ce sont ses yeux. Nulle part au monde y a-t-il de pareils yeux. Ils sont grands, profonds mais ils sont surtout différents. Peut-être sont-ils uniques à cause de la vie isolée qu'on mêne. Ils ont préservé cette naïveté, cette candeur et franchise qui vous pénètrent jusqu'au fond de l'âme. On peut s'y fier; cette franchise ne va point vous trahir. La coquetterie n'existe presque pas. Quand on aime on donne son cœur tout entier et tout simplement comme Maria Chapdelaine. Et c'est pour la vie, car on ne se marie qu'une fois dans le pays Acadie, pays qui ne connaît presque pas de divorces. On se marie jeune, trop jeune, et l'on reste fidèle. Le grand poète n'a pas inventé l'amour fidèle d'Evangéline. Il a dû connaître ce peuple car il a su trop bien pénétrer leur cœur. Il y a dans la femme acadienne une certaine délicatesse d'esprit, une culture qui ne s'accordent pas avec son habit modeste et même grossier. Cela provient d'un bon et vieil héritage, le seul, peut-être en Amérique qui s'est préservé intact. Débarquant en Amérique en 1605, les Acadiens

se sont établis comme colonie à Port-Royal, quinze ans avant l'arrivée du "Mayflower".* A travers ces trois cents ans et dans un pays de progrès le plus rapide que le monde ait connu, ce peuple a préservé jusqu'aujourd'hui les mêmes coutumes, les mêmes caractéristiques, leur même langue française.

Le jeune fille acadienne est mignonne. Elle est petite, bien formée, le teint blond malgré le soleil brûlant, car on se soigne. Devenue tout à coup grande fille, d'une enfance presqu' inaperçue car on ne dorlotte point les enfants, elle se trouve à l'âge de seize ans l'idôle de la famille. Elle change tout à fait d'allure, de manière. D'une petite gamine pieds-nus, brunie, courant dans les savanes avec son petit frère, grimpant les arbres, faisant des niches, elle se transforme tout d'un coup en une belle demoielle. Lorsqu'on devient grande, il faut se comporter. Donc on se surveille, on est polie, on change même son parler, on a des manières raffinées. Serait-ce cette même préciosité que s'est échappée des salons parisiens pour se refugier en province et ensuite venir se perpétuer ici?

"Elle est fière" est une expression commune des acadiens. Cela ne veut pas seulement dire qu'elle n'accepte rien qui n'est pas tout à fait honorable. Lorsqu'elle vous regards en plein

*John R. Ficklen.

visage elle semble se dire comme aurait dû dire la Parisienne d'Alfred de Musset:

"Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse
Comme ma richesse, j'aurais ma fierté."

Lorsque Longfellow cherchait dans le caractère acadien la note dominante pour sa chanson, il choisit l'amour: l'amour fidèle et l'amour fraternel. Pour l'étranger c'est plutôt l'hospitalité, c'est la fraternité parmi les Acadiens. Ce grand amour, cette fidélité les ont tenus comme une grande famille. Ils se traitent comme frères. Combien de fois je les ai vus passer des nuits au lit d'un malade, le soignant comme s'il avait été véritablement un proche parent. Combien de fois je les ai vus labourer pour un voisin infirme. Et même quand tout va bien ils se font une joie de se partager l'ouvrage. Parmi les femmes c'est une vieille coutume de s'assembler pour piquer les couvertures. Assises autour d'une couverture étendue sur le cadre dans l'ombre d'un gros chêne, les femmes et les filles s'amusent en cousant, s'arrêtant assez longtemps pour prendre du café noir et des croquignoles. Les hommes s'aident les uns les autres pendant la moisson; mais cette coutume disparaît. Une autre coutume qui a disparu depuis la Grande Guerre et dont Longfellow nous parle, c'est la fête des noces, que le poète appelle la fête des fiançailles. Dehors au bout d'une longue table blanche les nouveaux mariés offraient du gâteau

de noce à leurs amis qui de retour leur offraient la santé d'un verre d'anisette. Il y avait toujours de la musique, car les Acadiens sont tous musiciens par instinct. Leur talent le plus développé c'est la musique, et presque leur seul amusement c'est la danse. C'est un peuple gai et sociable. Cette sociabilité leur a gagné l'admiration de tous les étrangers qui ont eu l'honneur de jouir de leur hospitalité incontestable. L'étranger est toujours le bienvenu, car les Acadiens aiment la compagnie. L'hospitalité qui l'attend n'a rien de superficiel. Pour pouvoir bien la comprendre comme l'a si bien comprise Longfellow, il faut soi-même aller chez les Acadiens.

Vous vous demandez peut-être pourquoi ce peuple avec tant de bonnes qualités ne fait pas plus de progrès matériel. Il faut trouver la réponse dans le tempérament acadien. Les Acadiens travaillent très dur, ils sont très honnêtes, mais ils ont peur de risquer, ils n'aiment point quitter leur Acadie. Ils se mêlent rarement avec les "Americains", donc, ils ne connaissent pas comment l'on vit ailleurs. Parce que le climat est chaud, et le sol riche, toutes sortes d'insectes envahissent leurs champs, toutes sortes de mauvaises herbes. S'ils savaient les nouvelles méthodes agricoles, ils pourraient concourir. Il leur faudrait une impulsion du dehors; quelqu'un qui leur enseignerait surtout les méthodes de transportation, aussi bien que des nouvelles méthodes

d'agriculture; quelqu'un qui se rendrait compte de la richesse du pays et les possibilités du caractère acadien. Avec le système actuel d'éducation, quelques écoles agricoles, industrielles leur seraient très utiles. Ils ont déjà fait quelques pas vers le progrès industriel. Ils conservent plusieurs produits comme le piment et les figues. Ils travaillent dans les mines de sel. La Sauce Evangéline, les Figues Evangélines, la sauce Tabasco, le Sel Avéry sont déjà, bien connus au dehors de la Louisiane. Quelques uns de leurs villages sont assez imposants. La Nouvelle-Ibérie, par exemple, est connue pour ses belles résidences coloniales. Lafayette est la plus moderne des villes, ayant un collége. Mais dans le pays d'Acadie ce n'est pas le progrès qui lui rend son charme. Si vous aimez le pittoresque rendez vous à l'Ile Jefferson où se trouve la résidence du fameux acteur Joseph Jefferson. Rendez vous à l'Ile Weeks où la compagnie Myles manufacture le sel. Rendez vous à l'Ile Avéry où il y a encore du sel et un grand parc pour la conservation du gibier. Pour retrouver l'ancienne vie acadienne allez à Saint-Martin. Le progrès matériel ne trouble pas son peuple. Dès l'entrée dans ce petit village on est impressioné par l'hospitalité et par la politesse du peuple. Ils viennent vous rencontrer même sur la "banquette"* pour vous conduire dans leurs maisons et dans leurs ma-

*Banquette: Trottoir.

gasins. Il y a ici une vieille petite église bâtie en forme d'une croix. Au creux de la croix dans un vieux petit cimetière on peut lire sur une plaque le nom d'Emmeline Labiche. Sur sa tombe on a élevé en 1931 une statue d'Evangéline. Evangéline c'est le petit nom pour Emmeline, voulant dire "petite ange". A l'intérieur de l'église devant l'autel pend un tableau de Saint-Martin partageant son manteau avec un mendiant. On dirait que celui qui a choisi ce tableau l'a fait exprès pour symboliser le plus grand trait du caractère acadien: l'amour fraternel. Ici on dit la messe en français, on chante les cantiques en français. Dans les régistres de l'église, on peut lire les noms des premiers Acadiens qui sont venus ici et le nom du premier enfant acadien né en Louisiane (Marguerite Anne Thibaudaut, née en 1765). L'Acadien est catholique, pieux. Il aime la paix, il ne trouble personne.

Ce tempérament doux et paisible n'aurait pas pu trouver une compagne qui lui convenait mieux. C'est une harmonie parfaite. Comme il n'y a pas de hâte, on laisse faire et on est indépendant. L'homme s'adresse à la nature, ne rend compte qu'à Dieu. La seule puissance c'est la puissance du caractère. Le seul but c'est la perfection des qualités du cœur. Le seul prix, l'admiration de son semblable et le Paradis gagné. Loin des éléments artificiels de la civilisation, la nature a pu développer à un haut

degré les qualités innées du caractère acadien, qualités durables: la bonté, l'honnêteté, le courage, la patience, la générosité. A cause de ces qualités fondamentales, à cause de leur grand amour pour leurs semblables, enfin à cause de leur langue française, la race acadienne s'est préservée incorrompue jusqu'à nos jours; c'est pourquoi elle va encore durer. Oui, l'Acadie louisianaise est un étrange petit pays. Lorsqu'on y a demeuré quelque temps on commence à se demander si cette vie n'est pas, après tout, la seule vie réelle du monde. C'est une vie si puissante, si attirante. Quand vous la quittez elle vous a déjà retenu un petit coin du cœur pour vous tenter d'y retourner, d'y aller vous cacher, d'oublier, et d'être heureux.

MARIA BOUDREAUX.